

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 36 (1898)
Heft: 7

Artikel: Théâtre
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-196757>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

en tout (leurs cochers prennent leur gauche, les nôtres leur droite; leurs soldats ont l'habit rouge et le pantalon bleu, les nôtres le pantalon rouge et l'habit bleu, etc.), changèrent le sexe de Ma Tante. Ils l'appellent Mon Oncle. Au fond, c'est toujours le même degré de parenté.

Le *Petit Marseillais* rapporte cette anecdote très authentique, qui montre ce qu'étaient les soldats de l'armée du Rhin:

Le 16 août, la batterie de mitrailleuses du régiment monté de la garde impériale avait pris position à la gauche de la deuxième division de la garde, commandée par le général Picard. Le feu de l'ennemi était terrible.

A un moment, une pièce cessa de tirer à cause de l'impossibilité dans laquelle on se trouvait de retirer une des douilles; le lieutenant X..., commandant la section, demanda un instrument pointu quelconque: un canonnier donna son couteau; la douille fut dégagée; le feu reprit avec la même intensité; puis l'ordre arriva de retirer les pièces.

L'artilleur qui avait prêté son couteau le réclama alors à l'officier; celui-ci l'avait laissé tomber et, voyant la mine désolée du soldat, il lui promit d'en acheter un autre, bien plus beau, lorsque l'on rentrerait dans Metz.

— C'est que j'y tiens à celui-là, mon lieutenant; il venait de chez nous! Si vous permettez, je vais aller le chercher!

Rien ne put empêcher le canonnier de repartir; il marcha sous les balles, sous les obus, arriva à l'emplacement de la batterie que jalonnaient les morts, en parcourut le front, chercha, trouva le couteau et revint à son poste!

— Je l'ai, mon lieutenant, dit-il avec un bon sourire.

Et essayant la terre qui le couvrait, il le mit dans sa poche. L'homme eût pris un drapeau qu'il n'eût pas semblé plus heureux! Je crois bien qu'on le gronda pour s'être exposé ainsi sans utilité, mais on lui serra la main avec fierté.

Un souvenir de Frederick Lemaître.

On a rappelé tout récemment, à propos de la mort de Taillade, une curieuse aventure de la vie de théâtre de Frederick Lemaître, le plus populaire des comédiens de ce siècle. Cette aventure a été racontée cent fois déjà et on la racontera toujours, tant elle est pleine d'étrange originalité.

On sait que le célèbre acteur transforma du soir au lendemain, par une inspiration géniale, un mélodrame lamentable qui tombait à plat, en une pièce bouffonne et caricaturale dont le succès fut immense.

L'*Auberge des Adrets*, que le public avait chutée, se relevait subitement et tenait l'affiche plus de 300 jours consécutifs, amenant tout Paris à l'Ambigu. Du noir mélodrame accablé par les sifflets il ne restait qu'un scénario élastique qui servait de cadre aux improvisations les plus burlesques des deux principaux personnages: Robert Macaire, brigand gouailleux, dandy déguenillé, et Bertrand, son compère, avant de devenir son assassin.

Le public ayant pris goût aux variations que Frederick Lemaître et l'acteur Serres introduisaient chaque jour dans la pièce, ce furent, à chaque représentation, des excentricités nouvelles, des plaisanteries sans frein et sans mesure, inspirées par les événements de la veille ou les scandales du lendemain.

Le succès de ce spectacle devint inimaginable. C'était de la folie pure, dit le *Petit Parisien*, auquel nous empruntons ces détails. Robert Macaire et Bertrand chantaient des duos em-

pruntés à des opéras inconnus. Les voleurs du drame poursuivaient les gendarmes jusqu'au milieu du public et précipitaient d'une loge sur la scène les agents de la force publique représentés par des mannequins. Il y avait aussi une tabatière criarde dont Frederick se servait dans les instants les plus pathétiques et qui avait le don de déchaîner des fous rires, soit lorsque le vertueux Cerfeuil (Germeuil) retrouvait son fils, soit lorsqu'on découvrait le meurtre dont cet homme vertueux avait été la victime.

Paris s'amusait de tout cela. Vous figurez-vous un acteur de talent s'abandonnant à sa verve sur une scène populaire et usant des mêmes trucs, aujourd'hui, multipliant les allusions aux affaires actuelles et n'épargnant personne dans une satire des procès et des événements politiques du jour? Le public ne manquerait pas de faire chorus et le théâtre serait vite fermé au milieu des désordres que ces licences susciteraient. Sous les dehors de la farce, c'était cela qui se passait. Frederick avait alors vingt-trois ans. Plusieurs théâtres l'avaient employé, mais il n'était arrivé à se faire connaître par aucun rôle. Celui de Robert Macaire révéla son talent. Il y prodiguait des gestes, des intonations comiques auxquels la douleur la plus vive ne résistait pas. On riait à l'entendre, bon gré, mal gré. Et quel costume que le sien!

Les guenilles de Robert Macaire furent un événement parisien. Elles resteront fameuses. Théodore de Banville, dans ses « petites études » sur le théâtre du boulevard, a raconté comment Frederick découvrit dans la rue le modèle qui lui inspira la transformation même de son rôle. Le comédien, prévoyant que la pièce allait tomber, songeait à se tirer de ce mauvais pas. Il poursuivait un vague projet, je ne sais quelle chimérique vision d'un rôle de forçat fashionable, paré du costume le plus rare. On était arrivé à la dernière répétition, qui fut longue et fatigante. Poussé par la taim, l'acteur se précipita sur le boulevard et courut à la boutique du pâtissier populaire qui déjà, en ce temps, s'appelait le Père Coupe-Toujours. Il allait lui demander une tranche de galette, lorsqu'un étonnement subit le tint, bouche bée, cloué au pavé.

Un être fantastique l'avait devancé près de l'étalage du petit marchand. Oh! l'étrange apparition! De quelle bohème supraterrrestre, de quelles truandailles tombait cet homme singulier? D'un chapeau gris défoncé, qui avait pris la forme d'un accordéon, s'échappait une magnifique chevelure qui encadrait un visage jeune encore, mais extraordinairement ravagé. Un bandeau noir cachait un œil; un cache-nez de laine écarlate — celui que devait de nos jours adopter Bruant — cerclait le col comme une cravate à la Barras et déguisait l'absence de chemise. Sur un gilet jadis blanc, dans un charivari de breloques, se voyait un lorgnon suspendu à un cordon noir. Un habit vert aux longues basques enveloppait le torse, laissant échapper de la poche inférieure un amas de soie effritée qui devait avoir été un foulard. Un pantalon militaire rouge, large à la ceinture et collant aux mollets, finissait le personnage que chausaient des souliers de femme.

L'attitude de l'inconnu valait son équipement. Il tenait à la main une canne énorme, toute tordue, qui semblait avoir appartenu à quelque muscadin du Directoire.

Frederick Lemaître eut le sentiment qu'il avait devant lui un ancien dandy échappé du baigne. Ce fut pour lui un trait de lumière. Il tenait son rôle, la création qui devait le sortir de l'obscurité. Sans plus penser à sa faim et à la galette du Père Coupe-Toujours, il revint à son théâtre, parla au costumier, lui dicta des

ordres. Le Robert Macaire que nous connaissons tous, celui que Daumier a dessiné et que Paris ne cessa d'acclamer était né. Le type est immortel.

Un ouvrier cordonnier ayant été, en 1792 élu syndic de la Commune de Paris, un plaisant lui adressa la requête suivante:

Grand syndic de Paris, homme vraiment de poise,
On sait que maint *pied plat* blâme aussi notre choix,
Crie à propos de *botte* et répand mille injures.
Qui pourrait mieux que toi sait prendre des *mesures*?
Sait mieux, sans perdre *haleine*, abattre les tyrans?
Mieux observer la *forme* et les *points* importants?
Mais tu connais l'envie et sur quel pied nous sommes.
O père de nos *cors*, prend pitié de tels hommes!
Tu peux à volonté tous les *estropier*.
Sois grand, sois indulgent, fais-leur encor *quartier*.
Comme un second orphée, enchaînant les *oreilles*,
De la difficulté sachant *trancher* les nœuds,
Par des armes de *soie* opérant des merveilles,
Fais-les *marcher* plus juste au gré de tous nos vœux.

Boutades.

Un savant (les savants s'occupent de tout) a constaté que le rôle du petit doigt du pied humain est aujourd'hui à peu près nul. C'est un pur ornement comparable par son inutilité à la dent de sagesse. En outre le petit doigt de pied n'a souvent que deux phalanges au lieu de trois auxquelles il peut prétendre et les nerfs dont il dépend sont atrophiés. Donc le petit doigt ne sert à rien si ce n'est à porter des cors.

— Est-ce que tu es content de ton dentiste?
— Très content. C'est un véritable artiste. Ses fausses dents sont de véritables bijoux.
— On ne s'aperçoit de rien?
— C'est la nature prise sur le fait. Il y en a même une qui est si bien imitée qu'elle me fait mal!

Toto à sa mère :

— Alors, maman, du haut du ciel le bon Dieu peut voir tout ce qu'on fait de mal?
— Mais certainement!
— Même quand il y a du brouillard?

THEATRE. — Demain, dimanche, 13 février, première représentation de: **Mère et Martyre**, drame en 6 tableaux de Paul d'Aigremont et J. Dornay. La partie comique atténuée dans ce drame les situations les plus poignantes et les plus attachantes.

Jeudi 17 février: **Le gendre de M. Poirier**, comédie d'Emile Augier.

Les Précieuses ridicules, comédie en 1 acte de Molière.

Chacun sans doute se soucie d'acheter des étoffes à des prix les plus avantageux possible.
Comme commerce d'étoffes sérieuses, nous ne pouvons assez recommander la maison d'expédition **Max Wirth à Zurich**, qui fournit des étoffes en laine, mi-laine et mi-soie pour Messieurs et Dames de toutes conditions, ainsi que de la marchandise en toile et en coton, seulement de bonne qualité, à des prix vraiment avantageux.
En parcourant notre riche et belle collection d'échantillons que la maison expédie franco à chacun, on peut facilement se convaincre de cette réalité.

Carte-souvenir du Centenaire. — Favey et Grognez trinquant avec le Mutz. En vente au bureau du *Conteur Vaudois*. Prix: 10 centimes.

L. MONNET.

Papeterie L. MONNET, Lausanne.

Au bon vieux temps des diligences, par L. Monnet, jolie brochure, avec couverture illustrée, fr. 1.50.

Causeries du Conteur vaudois. Choix de morceaux amusants en patois et en français. La première série (2^e édition illustrée) et la seconde sont encore en vente, à fr. 1.50 la série.

Chansonnier vaudois, par C. Dénéreaz, fr. 1.80.

Au même magasin: Cartes de visite, de félicitations et de faire-part. — Impressions de factures, en-têtes de lettres, cartes de commerce, etc.

Registres de toutes règles et de tous formats. — Confection sur commandes. — Copie de lettres et fournitures de bureaux.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Hovard.